

Françoise Vergier, ou l'entre-deux du féminin

Entretien avec Séraphin des Prades

Où il est question de "vie et de mort". Des puissances du faux. De dualité. De masques et de simulacres. Échange entre deux protagonistes qui réfléchissent ensemble sur la fonction de l'art en général et sur l'art de Françoise Vergier en particulier.

Séraphin des Prades | Pourquoi fais-tu tout ça ? C'est une question que je me pose toujours quand je vois le travail d'un artiste. Pourquoi fait-il cela ?

Françoise Vergier | Parce que j'ai commencé et que la phrase centrale ne s'arrête pas ! Je réponds surtout à une nécessité intérieure que je vis comme une urgence à la limite de la colère. Je parviens à la transformer parce que je suis devenue ce qu'on appelle une artiste, même si je me sens comme tout le monde, tout en me demandant comment ils font eux, les autres, pour résister. Être au monde n'est pas rien. Être femme dans la société, devenir une personne entière, se débarrasser des *a priori* est déjà un gros travail.

SdP | Quelle est cette colère dont tu parles ?

FV | Je suis une révoltée qui n'en a peut-être pas l'air ! La rage me fait devenir altruiste et attentive. Je pense que tout art est au fond politique, même si je le vis comme une quête qui me construit. Je veux imprimer le regardeur malgré lui, même s'il le refuse et l'exprime par un rejet. La société étant violente, il est difficile de rester calme.

SdP | Quand on est dans l'art, je me dis que l'artiste creuse un sillon. Quel sillon creuses-tu ?

FV | L'autobiographique est indissociable de ma démarche. Je pourrais dire que le sillon est mon féminin, en tant que personne humaine façonnée par le social et l'enfance. Il est aussi la

traversée de réalités certainement pas très éloignées de celle des autres. Je fais comme un sculpteur, j'enlève les idées toutes faites pour atteindre la vérité de ce que je cherche, je creuse en m'aidant du savoir et des générations qui nous précèdent.

SdP | Donne-moi un exemple de transformation en objet d'art d'un événement de ta vie personnelle ?

FV | Ma dernière exposition chez Claudine Papillon, *Conversation avec une âme défunte*, s'est fabriquée autour de la perte d'un être cher et de mes tendres pensées pour lui. Non pas d'un point de vue négatif et mortifère si courant dans notre présent contemporain, au contraire, j'aborde ce sujet universel en essayant d'accepter la mort comme une épreuve naturelle, essentielle, qui s'intègre dans le mouvement de la vie et qu'il ne faudrait pas fuir ou rendre taboue, mais s'en approcher tout doucement, pour soi-même. La mort a un sens tout à fait conjoint à ce désir de mettre au monde un enfant qui répond, lui, à notre besoin d'immortalité. Ce désir-là est comme une puissance océanique. L'enfant est un prolongement de soi, égoïste. Nous n'acceptons certainement →

Ci-contre :

Conversation autour d'un bureau.

2006-2007. Socle, portique en bois peint, bureau, terre cuite émaillée, bibelots, livres, 197 x 200 x 120 cm.

ACTU

Françoise Vergier : Sur la terre comme dans le paysage II.

Du 28 mars au 28 juin 2008.

École des Beaux-Arts et Musée départemental de l'Oise.

Carte blanche au sein des collections permanentes (sculptures, dessins), partenariat avec l'École d'art du Beauvaisis.





Je suis montagne, d'une opacité d'avant ta naissance, tu es ombre.

2005-2007. Cadre en bois, dessin lavis, plomb, fil métallique, terre cuite émaillée, 75 x 169 x 8 cm.

que difficilement qu'il n'y ait rien après notre dernier souffle. Le lavis *Je suis montagne, d'une opacité d'avant ta naissance, tu es ombre* que j'ai accompagné d'objets, suggère l'idée que la mort et l'origine se rejoignent. Nous venons de l'atome du Cosmos et nous y retournons. Le temps fait un cercle. C'est pour cela que je dessine des sphères. La spécificité féminine me paraît être de l'ordre de l'intermédiaire, du passeur. Si j'éprouve la jouissance féminine comme un moment d'accès à la totalité de l'univers, si celle de l'homme est, paraît-il, vécue comme "un arrêt", je vais penser que l'origine est femelle. Courbet a bien raison, lui si proche de la nature, de la femme et du politique.

SdP Tu attribues au féminin un rôle de passeur ?

FV Le corps féminin, qui met au monde les humains, est en même temps celui qui des deux sexes meurt le plus souvent après l'homme. Avec *L'Origine du monde*, qui pourrait être aussi célèbre que la *Joconde*, on voit tout et on ne voit rien. Le sexe de la femme est autant extérieur qu'intérieur. L'énigme reste. Il paraît qu'on s'y heurte.

SdP Tu affirmes que l'origine est femelle ? Tu te risques un peu, non, en disant cela...

FV C'est une intuition irrationnelle archaïque. Depuis des siècles, il s'est installé un cadre pour l'exercice d'une puissance dominatrice à caractère masculin. Cela de

manière évidente ou sournoise. Une diabolisation, un mépris de la femme sont toujours à l'œuvre comme si le territoire féminin, qui est immense, faisait peur.

SdP Est-ce que ces propos influent sur la forme de tes œuvres ?

FV Oui, fondamentalement.

SdP Je voudrais revenir à ce féminin. Se distingue-t-il d'une position féministe ? Pourrais-tu m'apporter plus d'éléments ?

FV Ce féminin est un principe de vie. Il concerne l'unité et la source. Il existe un concept très ancien, centré sur la terre, qui constitue le socle de notre humanité et qui existe encore. Il se perpétue sous forme de symboles, dans les archétypes de nos rêves, nos folklores, nos croyances populaires, mais aussi dans les contes de fées et les ressentis. Ce concept terrien et cosmique est lié à la puissance de la nature, surtout à son énergie créatrice, qui est celle de son renouveau constant de toute forme de vie sur terre et que les humains ont divinisé, en des temps très anciens, par une figure, celle d'une déesse autogénératrice : la Grande Déesse, la Déesse Mère, La Déesse Terre.

SdP Les têtes que tu façannes et que tu peins sont étranges. Sont-elles liées à ce principe féminin ?

FV Oui. Elles sont une réactivation de cette puissance

de vie, symbolisée par cette déesse toujours présente et qui appartient autant aux hommes qu'aux femmes.

SdP | J'ai l'impression que tu relies autant la vie que la mort au politique.

FV | J'ai l'impression maintenant que toute création est fondamentalement une résistance sur le fait de mourir, mais aussi contre toutes les forces qui privent la personne de son intégrité, et sur ce point on tombe encore sur le politique. L'humain est un loup, il est un prédateur lorsqu'il veut conserver ses intérêts personnels, beaucoup de ses actes offensent et portent atteinte au genre humain et à la nature. Il invente des systèmes et de subtiles stratégies pour plier les masses qui s'y engouffrent, croyant y trouver de la liberté. Je lutte contre les forces négatives, destructrices et mortifères de notre époque.

SdP | Est-ce que ce que tu fais est de la sculpture ?

FV | Sculpture-objet. Je m'autorise tous les médiums mais je ne quitte pas l'entre-deux de la peinture et de la sculpture. Les formes et les matériaux d'une réalisation vont toujours découler du sens. Beaucoup de créations du XX^e siècle ont produit des gestes inauguraux qui ont installé définitivement une grande liberté.

SdP | Ton rapport à la nature et au paysage semble primordial. Que mets-tu dans ces grandes notions qui paraissent un peu désuètes aujourd'hui ?

FV | Michel Onfray affirme que le XXI^e siècle sera anti-naturel. Le paysage de mon enfance, qui est celui de mon atelier, me fascine. Il est devenu une image intermédiaire et le socle de mes songes. Il me fait penser le bruit du monde. Il s'étale dans un relatif silence, une grande solitude et une agréable sensualité. Une mémoire ancienne et lointaine, sourde, flotte à sa surface. Je suis dans une contemplation active qui m'amène à restituer à la nature par l'œuvre, son pouvoir physique, métaphysique et mythologique en passant par l'épreuve de ma biographie. Le paysage en est un des supports, la nature l'étude centrale, et l'artifice le moyen d'action.

SdP | Tu mets l'art encore du côté de la nature ?

FV | La proximité que j'ai avec la campagne, l'agriculture, les animaux, implique une pensée non urbaine, proche du corps et du poétique. J'ai réfléchi à mon corps qui a vécu l'enfantement et j'ai écouté ce qui se passait en moi en devenant mère. Je l'ai dit dans mes pièces. Leur réception a provoqué soit de l'attraction, soit de la répulsion. Peut-être le même que celui que



Pied à terre.

2004. Céramique et escargot, 66 x 35 x 24 cm.

l'on a envers le sexe féminin. La nature est une belle mécanique. Mes sculptures lui disent "oui", "merci". Mon travail veut réconcilier, apaiser.

SdP | Comment apparaît une œuvre chez toi ?

FV | Je n'aime pas me répéter. Une œuvre apparaît par ce que j'ai besoin d'incarner. Je cherche autour d'un nœud. Et puis une exposition en amène toujours une autre.

SdP | Est-ce que tu mens ?

FV | Un langage est forcément de l'artifice et un mensonge par rapport à la réalité. Le système et la reconnaissance font que je mens à mon insu et parfois consciemment si je veux faire beau, si je veux plaire, si je rentre dans le moule, si j'ai besoin d'argent, si je sens trop que ma marchande a besoin de vendre. Plus un travail est difficile à faire, te déroute, t'échappe, plus tu veux le détruire, moins tu mens. Dans ce cas-là, tu produis peu et donc tu mens moins. Si tu es coincé dans un processus, tu mens. Si tu ne doutes pas, tu mens. C'est difficile de ne pas mentir. Le mensonge sauve. Il vaut mieux que l'artiste sauve la nuit.



Françoise Vergier en quelques dates

Née en 1952 à Grignan où elle vit ainsi qu'à Paris. Depuis 2007, elle est responsable de la programmation d'une association culturelle, "Les enfants du facteur".

Depuis 1986, elle expose régulièrement chez Claudine Papillon :

2007 *Conversations avec une âme défunte*

2004 *Pied à terre, terre de feu, feu follet...*

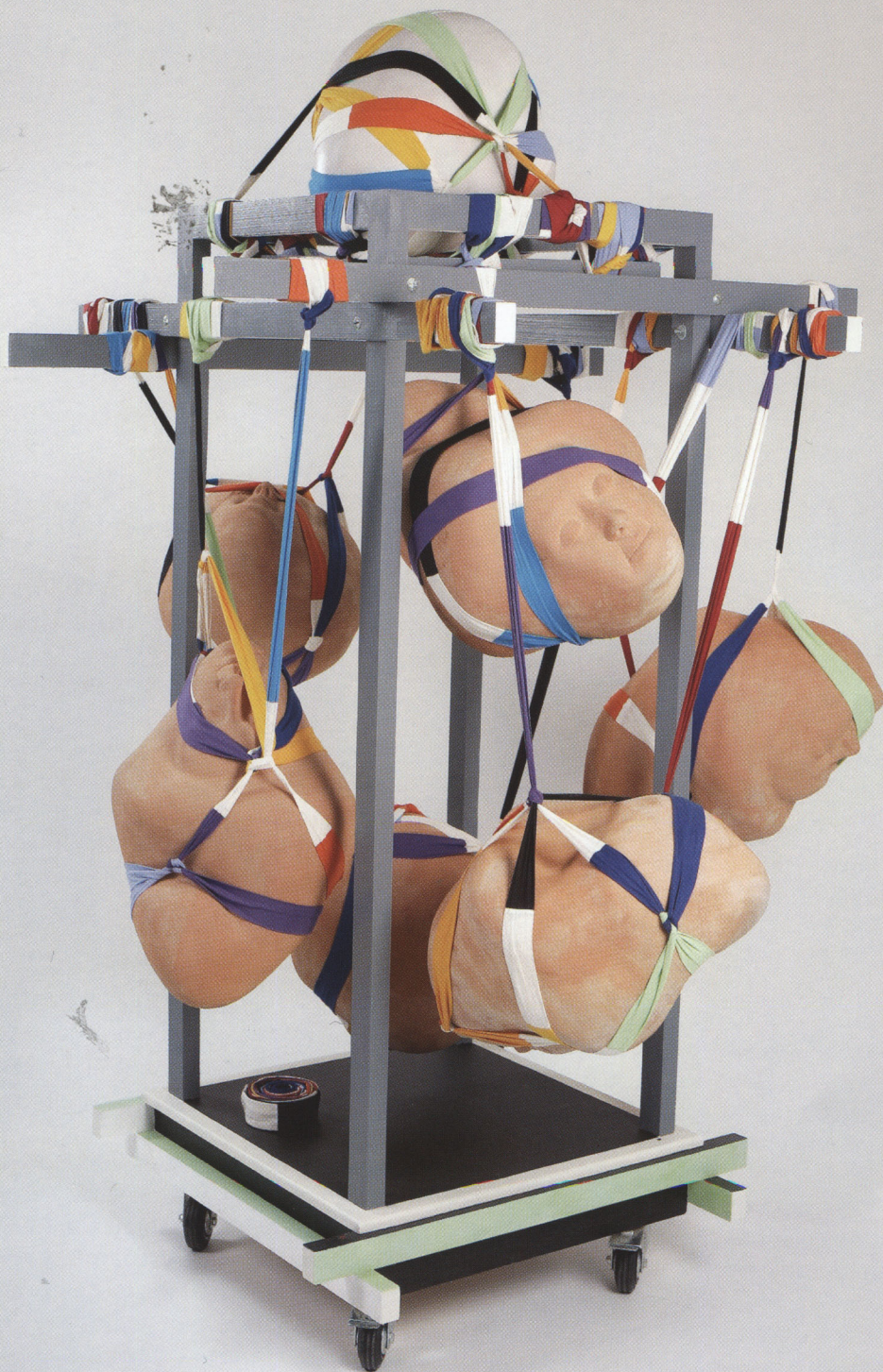
Deux rétrospectives

1996 ... *oui j'ai dit oui je veux bien dire oui*, galeries contemporaines du centre Georges-Pompidou, Paris

2004 *Le paysage, le foyer, le giron et le champ*, Carré d'art, Nîmes

Des expositions collectives

2007 *Sculptures 7 Paysage*, Mont-de-Marsan



À gauche : *J'ai secoué mes grelots.*

2007. Socle, portique en bois, branches de chêne, grelots, hauts-parleurs, socle médium noir, pierre calcaire, 187 x 200 x 120 cm.

À droite : *La pérégrination des âmes.*

2007. Socle, portique peint, sept terres cuites dont une émaillée, étoffes, 87 x 214 x 150 cm.

Marie-Madeleine contemporaine, Maison de la Cure,
Saint-Restitut

2006 *Céramique fiction*, Musée de la céramique, Rouen
D'étonnants détours, FNAC Amiens

2005 *Contrepoint, de l'objet d'art à la sculpture*, porcelaines,
musée du Louvre

La peau est ce qu'il y a de plus profond,
musée des Beaux-Arts de Valenciennes